

# TURCARET

*de*

**Alain-René Lesage**

*mise en scène*

**Gérard Desarthe**

**24 avril — 12 mai 2002**

---

**Contact Scolaires**

Marie-Françoise PALLUY – tél : 04 72 77 40 40 / fax : 04 78 42 81 57

# TURCARET

*de*

**Alain-René Lesage**

mise en scène	<b>Gérard Desarthe</b>
dramaturgie	<b>Jean Badin</b>
assistante à la mise en scène	<b>Eléonore Dubulluit</b>
décor	<b>Alain Merlaud</b>
	<b>Laurent Carcedo</b>
costumes	<b>Brigitte Faur-Perdigou</b>
lumière	<b>Laurent Castaingt</b>
maquillages, coiffures	<b>Marie-Ange Thorne</b>
musique	<b>Virgile Vaugelade</b>

*avec,*

La Baronne	<b>Eva Green</b>
Mr Turcaret	<b>Jean-Paul Muel</b>
Le Chevalier	<b>Valentine Varela</b>
Le Marquis	<b>Gilles Gaston Dreyfus</b>
Marine, Mme Turcaret	<b>Maryvonne Schiltz</b>
Mme Jacob	<b>Catherine Herold</b>
Mr Rafle, Mr Furet	<b>Jean Badin</b>
Lisette	<b>Audrey Fleurot</b>
Frontin	<b>Jean-Pierre Malo</b>
Flamand	<b>Gérard Desarthe</b>
Jasmin	<b>Eléonore Dubulluit</b>

---

**24 avril — 12 mai 2002**

**Célestins, Théâtre de Lyon**

mardi, mercredi, vendredi, samedi à 20h30 jeudi à 19h30 dimanche à 15h relâche le lundi et les mercredis 1<sup>er</sup> et 8 mai

# Sommaire

---

Notes du metteur en scène

Turcaret, une comédie humaine des hommes et des affaires

Lesage, un auteur anti-conformiste

Au fil des actes...

Turcaret, du scandale à la reconnaissance contemporaine...

Une comédie réaliste et morale ?

« *Turcaret* m'a toujours passionné. J'aime toujours aller chercher ailleurs, cette époque du XVIIème et XVIIIème me plaît beaucoup. J'aime bien trouver des auteurs pas trop rabâchés. Ce qui est très amusant chez Lesage, c'est qu'il est à part. *Turcaret* est une comédie parfaite : cinq actes, unité de temps, de lieu, c'est une construction parfaite - et en même temps, contrairement à ses camarades dramaturges de l'époque, Lesage y a une vision extrêmement distante, ironique sur ce qu'il voit, l'histoire est quand même racontée par le diable boiteux, c'est le diable de la luxure et aussi Cupidon. Lesage a trouvé cette idée dans *Le diable boiteux*, son roman ; il fait visiter la société de son époque en soulevant les toits des maisons.

Il n'y a pas dans cette pièce la modernité de la forme. C'est une comédie construite, structurée sur le modèle de la comédie moliéresque. Mais chez Lesage, on retrouve une permanence des comportements humains face à l'argent, la soif du pouvoir, la vanité, la cupidité, la luxure. Je pense que l'actualité fournit encore des chroniques de la comédie des mœurs et des affaires.

Je ne sortirai pas du XVIIIème, parce que c'est un repère absolument incontournable au niveau des costumes. Mais au niveau de la scénographie ou du décor, et peut-être de la musique, il y aura quelques glissements, sûrement contemporains. Ce sera le mélange de ces deux choses. Je veux rester très proche des caractères ; ces personnages très précis sont extrêmement picaresques, très marqués, très drôles, je veux garder ça. Mais l'environnement ne sera pas le style « rococo » de l'époque, qui est absolument magnifique, dont il me semble maintenant pouvoir me passer. »

**Gérard Desarthe**

Propos recueillis en mai 2001

# Notes du metteur en scène

---

## —La pièce

Elle a été créée en 1709 à la Comédie-Française et jouée sept fois. C'est un texte qui a été très peu souvent représenté. Il y a quelques années on put le voir au Français et au Théâtre de la Ville. Avant cela, Jean Vilar a monté la pièce à la fin des années cinquante au TNP à Chaillot, avec une musique de Duke Ellington. Ce qui devait être très étonnant.

## —L'auteur

Lesage fait partie de ces « *petits maîtres* » à la charnière entre Molière et Marivaux. C'était un auteur très apprécié à son époque du fait notamment de ses romans picaresques : *L'histoire de Gil Blas de Santillane* et *Le diable boiteux*.

De son théâtre, aujourd'hui, ne nous est parvenue qu'une faible part. Seulement un tiers environ de son œuvre a été rééditée.

Et pour lire aujourd'hui certaines de ses pièces, il faut se plonger dans les collections de la Bibliothèque de l'Arsenal. J'avais lu *Turcaret* il y a longtemps. J'aime bien retrouver des dramaturges oubliés qui souvent en leur temps ont été très célèbres.

## —Le contexte

C'est une pièce extrêmement curieuse. Tout d'abord parce que c'est une comédie en cinq actes (alors qu'à l'époque, la forme « *classique* » en compte trois). C'est le regard de Lesage, du diable boiteux, d'un démon de la luxure sur son époque. Ce qui est intéressant c'est qu'on est ici dans le constat. On est plus proche de Restif de la Bretonne que de Marivaux. En même temps le texte fait des clins d'œil à la manière dont Molière parle de la société. Est-ce qu'il s'en amuse ? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il parle d'une société parisienne corrompue par l'argent, des agioteurs plus que des usuriers qui sont d'un autre siècle. On est ici dans le temps de la spéculation du papier monnaie, des affaires... On a à faire à des boursicoteurs.

## —Le personnage

Turcaret, c'est « *la tête de turc* », « *le turc arrêté* ». C'est un personnage en référence aux fermiers généraux. Ils étaient alors haïs par le peuple pour qui ce n'étaient que des sangsues. Turcaret est à la charnière de deux époques dans un monde violent et marchand. On sort ici de la monarchie de Louis XIV. On est dans les prémices d'une société qui va basculer dans un autre sens, vers un monde où tout est jeu : les rapports sociaux, les rapports amoureux... Bientôt on va basculer dans cette société gouvernée par le libertinage, le marivaudage...

## —L'argument

On y voit une baronne veuve et ruinée qui est courtisée et entretenue par un fermier général très riche. Ces hommes-là étaient à l'époque les gens les plus riches du royaume et entretenir une femme était alors le fin du fin.

La jeune femme va se lancer dans la vie et faire entrer dans sa maison un valet. Lequel va la « *gruger* » car il sait « *la vache à lait* » que représente Turcaret. Au final c'est Frontin, ce valet qui va devenir l'homme fort de la place après avoir dépouillé le financier. On est ici dans les prémisses du théâtre de Beaumarchais, dans ce que représentera par la suite un autre valet : Figaro. Mais les personnages ne sont pas ici des symboles politiques, ce ne sont que des caractères, des emplois.

### —La langue

C'est une pièce en prose, servie par une langue, très souple, très parlée qui ressemble à la langue de Molière. C'est un ton particulier dans l'époque. Il faut savoir qu'à la suite de cette pièce, Lesage écrira ce qu'on nomme *le théâtre de la Foire* : des pièces en un acte ou deux accompagnées par de la musique, qui font de l'auteur de *Turcaret* un des précurseurs de l'Opéra comique.

### —La mise en scène

Je laisse les classiques à leur place. On doit laisser les pièces dans leur siècle. Elles ne voyagent pas souvent très bien dans le temps. *Turcaret* sera joué dans des costumes d'époque. La pièce sera jouée en un lieu unique. J'ai seulement perverti un peu le décor. Les comédiens vont évoluer dans du mobilier 1970. Ceci afin de ne pas tomber dans le piège du réalisme naturaliste. C'est un petit décalage esthétique que je m'autorise, mais il ne faut pas y voir un quelconque jeu de correspondances avec l'époque contemporaine.

### —Le jeu et le regard

Jouer, mettre en scène. Chacun a son destin. En tant qu'acteur, j'ai fait beaucoup de choses. C'est à partir d'*Hamlet* que s'est déclaré mon intérêt pour la mise en scène. C'est venu de mon travail d'enseignant au Conservatoire. Dès lors il fallait que quelque chose se passe, qu'une porte s'ouvre. D'où la mise en scène. En tant qu'acteur, je ne suis pas de ceux qui se mettent en scène dans les premiers rôles. C'est une manière qui n'est généralement pas très heureuse. Là, je tiens juste le rôle de Flamand, un serviteur.

### —La troupe

On ne peut pas vraiment parler de troupe. C'est d'ailleurs une notion qui tend à disparaître, à part quelques petits noyaux de comédiens ici et là. Me concernant j'aime bien retrouver des gens avec qui j'ai travaillé, cette idée d'une famille d'acteurs. Mais je change aussi très souvent de collaborateurs. Ce qui m'intéresse, c'est de solliciter un acteur, de voir les choses éclore et se mettre en jeu.

Ici, j'ai aussi le bonheur de travailler en nombre, avec onze comédiens qui incarnent douze personnages. On a pu monter un grand spectacle d'envergure grâce à la coproduction entre la Maison de la Culture de Loire Atlantique, le Théâtre des Célestins à Lyon, la MC93 à Bobigny et le Théâtre du Nord à Lille.

### —La dramaturgie

Je travaille avec Jean Badin. Ensemble nous avons monté *Electre* de Giraudoux, *Le Partage de Midi* de Claudel... Nous n'avons pas de méthode dramaturgique à proprement dit, sinon un jeu dialectique, des lectures nombreuses et contradictoires... de longues discussions.

### —Le répertoire

J'ai beaucoup d'envies. Je n'ai rien contre ce qu'on nomme le théâtre de divertissement, mais je cherche des textes qui peuvent encore troubler le public, qu'il s'agisse d'auteurs classiques (Molière, Shakespeare...) ou de contemporains européens comme Lars Noren.

# Turcaret, une comédie humaine des hommes et des affaires

---

Alain-René Lesage acquit la notoriété en 1707. *Crispin rival de son maître* connut le succès à la Comédie-Française et son roman *Le Diable boiteux* (d'après l'espagnol Guevara) fit un triomphe auprès des lecteurs.

En dépit de ces succès, *Turcaret*, sa nouvelle pièce, fut refusée l'année suivante par la Comédie-Française. Ce n'est qu'après l'intervention de Philippe, duc d'Orléans, futur Régent, que la pièce fut montée en cette même Comédie-Française le 14 février 1709.

Hiver polaire sur le royaume, férocité des cabales : la coalition du ciel et des puissants coupèrent court au succès annoncé après seulement sept représentations.

« *Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour bien en juger et d'autres dont on ne juge jamais si bien quand on est éloigné* » – La Rochefoucauld.

« *Des hommes et des affaires* ». Voilà le point de perspective de *Turcaret* sous deux distances de regards au travail dans le texte de Lesage. Turcaret, le rôle titre, c'est le point focal d'une perspective qui s'inscrit dans le plan de l'époque : celle des prédateurs de la finance qui, par ces temps de disette et de froid de canard, s'emplument et se pavanent au crépuscule du règne où le jeu, sous toutes ses formes, dame le pion de la grâce sanctifiante des théologiens. Rien dans la vie individuelle et sociale de ce début de XVIII<sup>ème</sup> siècle n'est sérieux. Tout est jeu et seuls réussissent ceux qui font du jeu le principe même de leur existence, le grand art est d'en faire un art de vivre. Le monde est devenu horizontal et quantitatif, avoir c'est être, exister c'est paraître. Tant qu'on singe la cour.

Le scandale d'une richesse ostentatoire, bâtie sur la spoliation et l'usure, fait de Turcaret la « tête de turc » idéale d'un peuple aux prises avec l'urgence de la survie quotidienne. La haute aristocratie régnante y trouve son compte : haro sur le parvenu !

Mais ce point focal de la rancune de proximité n'est qu'un trompe-l'œil chez Lesage. Derrière le bouc-émissaire s'annonce le sacrificateur aux mains blanches : Frontin, le valet auto-promu valet-maître.

Lui, dont la convention théâtrale avait fait du jeu le principe même de son existence, devient, avec Lesage, le maître du jeu : le metteur en scène de son propre règne sur le sacre d'une comptabilité bien ordonnée, rien que des additions. Frontin ne réclame plus ses gages, il se paie cash sur la comédie humaine « *des hommes et des affaires* ».

Ce froid réalisme de la logique comptable, morale ultime du jeu social, en disait peut-être trop sur la vérité des temps. Les financiers parvenus et leurs Comédiens-Français protégés, se contrarièrent de ce miroir trop lucide et trop proche.

Le réconfort pouvait-il venir d'en haut, du regard exotique de ces deux clandestins Asmodée et Don Cléofas, sortis du *Diable boiteux*, que Lesage pose ici en voyeurs de la représentation ?

Mais qui sont-ils ces voyeurs ? : « *Je m'appelle Asmodée surnommé le Diable boiteux. Je suis le démon de la luxure ou, pour parler plus honorablement, le dieu Cupidon* ».

L'autre, Don Cléofas, un jeune étudiant à déniaiser au cours d'un voyage où le démon de la luxure lui soulève le toit des maisons et celui du Théâtre Français. Ils y sont. Lesage les place au centre de ce panoptique social : le théâtre, scène et salle. C'est sur le mode du constat qu'Asmodée reconnaîtra son œuvre. Le fonctionnement débridé de ce microcosme affairé est mu par le désir, aux formes changeantes : concupiscence, cupidité, vanité, luxure.

Ainsi donc, vues d'en haut, les interactions enchevêtrées du désir livrent la mécanique de la comédie qui se joue, alors que, du parterre, la froide logique comptable nous livrait le secret de la circulation de l'argent dans le commerce des corps.

Lesage joue le théâtre comme un lieu d'optique sociale. Asmodée ne cache pas, dans un ultime trompe-l'œil, un Lesage contre-réformiste qui nous représenterait le triste sort d'une humanité qui, privée de la grâce, tomberait dans tous les pièges du malin.

Cupidon est au travail et le désir est une flèche aveugle. La comédie de mœurs, vue par Lesage, offre la cible : l'homme, cette machine désirante. La représentation amusée du ridicule et de l'odieux « *des hommes et des affaires* » ouvre alors sur la condition humaine et la réalité constitutive du désir. Avec pour perspective, hors champ, la prise de conscience de nos contradictions afin de fonder une raison de vivre, mais mieux.

**Jean Badin**

dramaturge – 6 mai 2001

*« Il est vite apparu indispensable de suivre Gérard dans son interprétation de la pièce de Lesage. Les mots clés qu'il me fallait retenir concernant le costume étaient l'érotisme et la disponibilité charnelle des femmes. On garderait la coupe du vêtement XVIIIème, véritable architecture ; on érotiserait les éléments du costume féminin, érotiques par excellence, comme le corset et le laçage (délaçage), qui seraient surmultipliés !*

*Les matières pour les hommes, comme pour les femmes, seraient changeantes, irisées, parfois transparentes comme des insectes grouillants, magnifiques.*

*Bref, il fallait réinventer un costume XVIIIème qui pourrait plaire à Gérard... »*

**Brigitte Faur-Perdigou**

Création Costumes

# Lesage, un auteur anti-conformiste

---

Lesage est né, s'est formé et a commencé à se produire sous Louis XIV.

Il appartient à cette génération d'écrivains qui étaient faits pour honorer l'époque suivante, et dont les débuts consolèrent le grand règne au déclin. Ses plus exacts biographes le font naître en 1668, dans la presqu'île de Rhuys, en Basse-Bretagne.

On ne sait de sa vie que bien peu d'événements. Il fit ses études au collège de Vannes, où il trouva, dit-on, un maître excellent. Il perdit sa mère à neuf ans, son père à quatorze ; ce père était notaire et greffier comme celui de Boileau. Il eut pour tuteur un oncle négligent. Venu à Paris à vingt-deux ans pour y faire son cours de philosophie et de droit, il y mena la vie de jeune homme et y eut sans doute quelques-unes de ces aventures de bachelier qu'il a si bien racontées et diversifiées depuis. On s'accorde à dire qu'il était d'une physionomie agréable, d'une taille avantageuse, et qu'il avait été fort bel homme dans sa jeunesse. On parle d'une première liaison galante qu'il aurait eue avec une femme de qualité. Dans tous les cas, cette vie purement mondaine de Lesage fut courte, puisqu'on le trouve à vingt-six ans épousant la fille d'un bourgeois de Paris.

Il paraît qu'aussitôt après son mariage il essaya de vivre d'un emploi régulier, et qu'il fut quelque temps dans la finance en province, commis chez quelque fermier général : il n'y resta que peu et en rapporta l'horreur et le mépris des traitants, qu'il a depuis stigmatisés en toute rencontre. Le caractère habituel de la satire de Lesage est d'être enjoué, légère, et piquante sans amertume ; mais, toutes les fois qu'il s'agit des traitants, des Turcaret, il aiguise le trait et l'enfonce sans pitié, comme s'il avait à exercer quelques représailles.

Devenu homme de lettres, Lesage rencontra un protecteur et un conseiller utile dans l'abbé de Lyonne. L'abbé de Lyonne connaissait la langue et la littérature espagnoles, et il y introduisit Lesage. Celui-ci sut l'espagnol à une époque où l'on commençait à ne plus le savoir en France, et il y puisa d'autant plus librement comme à une mine encore riche qui redevenait ignorée.

Il écrivait au jour le jour, volume par volume ; il prenait ses sujets où il pouvait, il faisait du *métier*. Mais il le faisait avec naturel, avec facilité, avec un don de récit et de mise en scène qui était son talent propre, avec une veine de raillerie et de comique qui se répandait surtout, avec une morale vive, enjouée, courante, qui était sa manière même de sentir et de penser. Après quelques essais assez malheureux de traductions et d'imitations, il eut ses deux premiers succès en l'année 1707 : la jolie comédie de *Crispin rival de son maître*, et *Le Diable boiteux*.

Lesage eut son à-propos heureux ; il devina et devança de peu le moment où, à la mort de Louis XIV, allait se faire l'orgie des parvenus et des traitants. *Turcaret* fut joué en 1709 ; les ridicules et les turpitudes qui signalèrent le triomphe du système de Law y sont d'avance flétris. Ici la comédie dénonça et précéda l'explosion du vice et du ridicule ; elle eût été préventive si elle pouvait jamais l'être. *Turcaret* est à la fois une comédie de caractère et une page de l'histoire des mœurs, comme *Tartuffe*.

A part cette comédie de Turcaret, qui fut comme une bataille livrée, et dans laquelle Lesage, piqué au jeu, s'attacha à rendre le vice haïssable, la satire chez lui, dans tous ses autres écrits, garde un caractère aimable autant qu'amusant, et c'est ce qui en fait le charme et l'originalité même. Tel est surtout le caractère qu'elle offre dans son roman de *Gil Blas*, ce facile et délicieux chef-d'œuvre, auquel son nom est à jamais attaché.

Lesage avait soixante-sept ans quand parut le dernier volume de *Gil Blas*. Trois ans après (1738), il donna le *Bachelier de Salamanque*, auquel il tenait beaucoup, dit-on, comme à un fruit de sa vieillesse.

Lesage était un philosophe pratique ; de bonne heure il aima mieux suivre son inclination et obéir à ses goûts que de se contraindre. Homme de génie, mais indépendant de caractère, il sut, pour être plus libre, renoncer à une part de cette considération qu'il lui eût été si facile de se concilier. « *On ne vaut dans ce monde que ce qu'on veut valoir* », a dit La Bruyère. Lesage le savait ; mais pour paraître à tous ce qu'il était, il ne consentit jamais à se poser à leurs yeux lui-même. Il avait trop de mépris pour tout ce qu'on cherche à se faire accroire dans le monde les uns aux autres. (...)

Pour *Turcaret*, bien qu'il eût grand besoin de protecteurs pour triompher de la cabale des commis offensés et des auteurs jaloux, Lesage tint ferme et ne se laissa aller à aucune basse complaisance. Avant que la pièce fût représentée, il avait promis à la duchesse de Bouillon d'aller la lui lire. On comptait que la lecture se ferait avant le dîner ; quelques affaires le retinrent, et il arriva tard. Quand il parut, la duchesse lui dit sèchement qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à l'attendre « *Eh bien madame*, reprit froidement Lesage, *je vais vous en faire gagner deux* ». Et, tirant sa révérence, il sortit sans qu'on pût le retenir. Dans sa haine du solennel et du faux, il se serait rejeté plutôt du côté du vulgaire et du commun. Il aimait mieux hanter les cafés que les salons.

Il se replongeait avec plaisir dans la foule, y trouvant une matière toujours neuve à son observation. Il travailla pour la Foire, et sema son sel à pleines mains sur les tréteaux ; il eut cent succès réputés peu honorables.

Il mourut à Boulogne, le 17 novembre 1747, dans sa quatre-vingtième année. La mort remit bientôt Lesage à son rang, et celui qui n'avait rien été de son vivant, et de qui on ne parlait jamais sans mêler à l'éloge quelque petit mot de doléance et de regret, se trouve aujourd'hui classé sans effort dans la mémoire des hommes, à la suite des Lucien et des Térence, à côté des Fielding et des Goldsmith, au-dessous des Cervantès et des Molière.

Août 1850  
Notice sur Le Sage  
Théâtre Turcaret – Garnier Frères

# Au fil des actes...

---

*« Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme, l'homme d'affaires en pille un autre : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde ».*

**Acte I**— Nous sommes chez une Coquette, veuve d'un Baron colonel. Le premier Acte la montre à la fois richement entretenue par un Financier nommé Turcaret et, en proportion quasi égale, exploitée par un Chevalier d'industrie dont elle est éprise, secondé par son valet Frontin. Aussi a-t-elle confié au Chevalier un diamant à mettre en gage pour éteindre les dettes de jeu de son amant de cœur, puis un billet au porteur, lui aussi offert par le Financier. En vain sa suivante Marine se répand-elle en plaintes et en railleries sur la crédulité de sa maîtresse : sa franchise et son insolence la font congédier.

**Acte II**— Marine chassée, la voie est libre pour Frontin et le Chevalier afin de mieux circonvenir la Baronne. A Marine succède la flatteuse Lisette, complice de Frontin, tandis que la Baronne obtient de Turcaret de remplacer auprès de lui-même le benêt Flamand par Frontin. Et ce dernier se voit chargé par le Chevalier de monnayer le billet au porteur de la Baronne.

**Acte III**— Coquette et Financier sont à présent manœuvrés par Frontin et par Lisette. Turcaret songerait bien à se divertir si la visite de M. Rafle, son associé, ne le rappelait à la réalité des affaires et ne lui annonçait la venue de Mme Turcaret à Paris, qu'il croyait en province. Par ailleurs, Frontin fait consentir Turcaret à lui fournir l'argent nécessaire pour acheter un équipement complet à l'intention de la Baronne : argent que le valet compte bien conserver à son seul profit.

**Acte IV**— Voici Turcaret pratiquement intégré dans la petite société de plaisirs de la Baronne. On utilise un faux sergent de justice, M. Furet, pour signifier à la coquette veuve une prétendue reconnaissance de dettes de dix mille livres que Turcaret s'empresse de régler pour elle. Mais lors de la visite d'une Revendeuse à la toilette, Mme Jacob, la Baronne apprend que Turcaret, frère de la Revendeuse, est marié. Lisette conseille à sa maîtresse en colère de dissimuler, de conserver l'amour du Financier et de continuer à en profiter.

**Acte V**— Le Marquis, ami de débauche, amène une récente conquête féminine que le Chevalier a naguère prétendument sacrifiée pour la Baronne : c'est une comtesse de lansquenet, en qui Mme Jacob a tôt fait de reconnaître sa belle-sœur, épouse de Turcaret. Le Financier survient, et c'est l'affrontement en famille. Turcaret se retire, on apprend son arrestation pour cause de dettes. Frontin assure au Chevalier qu'à l'occasion il a été dépouillé du billet au porteur. Colère du Chevalier et dépit de la Baronne qui comprend qu'elle a été jouée, et rompt avec lui. Frontin, chassé, triomphe avec Lisette puis compte les sommes qu'il a au fur et à mesure subtilisées.

**Philippe Hourcade**  
Turcaret – Editions Poche - Flammarion

# Turcaret, du scandale à la reconnaissance contemporaine...

---

Aucun manuscrit de plan, d'ébauche ou de texte définitif ne nous est parvenu, et nous ne disposons d'aucune information précise sur le travail préparatoire conduit par Lesage. La pièce témoigne cependant de probables réminiscences d'œuvres comiques ; par certains traits, le personnage de monsieur Turcaret évoque le bourgeois gentilhomme de Molière ou, moins célèbre, le Persillet du *Banqueroutier* de Fatouville (créé au Théâtre-Italien le 19 avril 1687). Madame Jacob rappelle l'intéressant personnage de madame Thibaut, développé par Dancourt tout au long de sa *Femme d'intrigues*, également connue sous le titre de *La Revendeuse à la toilette* et créée à la Comédie-Française le 30 janvier 1692. Quant au Chevalier et au Marquis, ce sont là des personnages habituels à la scène comique : la plus renommée des pièces de Dancourt, créée le 24 octobre 1687, s'intitule ainsi *Le Chevalier à la mode*.

Le premier titre de *Turcaret* fut *Les Etrennes*, peut-être parce que Lesage comptait la porter à la scène en janvier 1709. Le texte avait été lu, selon l'usage, en assemblée des Comédiens-Français le 15 mai 1708. Ces derniers hésitèrent, voire rechignèrent à monter la pièce; ils cédèrent enfin à des pressions extérieures qui nous sont mal connues.

A cette époque, le Dauphin, fils de Louis XIV, que l'on avait coutume de nommer Monseigneur, était chargé de la suprême direction des théâtres de Paris, ayant immédiatement sous ses ordres le Premier gentilhomme de la Chambre du Roi : le 13 octobre suivant, le prince ordonna aux comédiens de jouer *Turcaret*.

La première représentation eut lieu le jeudi 14 février dans la salle de la rue des Fossés-Saint-Germain (actuelle rue de l'Ancienne-Comédie).

Celui-ci, exploitant le beau succès de son roman *Le Diable boiteux* en 1707, adjoignit à la comédie et fit jouer en prologue et en épilogue deux entretiens scéniques entre les personnages principaux du livre, l'écolier Don Cléofas et le diable Asmodée : leur dialogue recouvrait en réalité un très habile plaidoyer en faveur de la pièce, étayé par des analyses subtiles, pour capter la bienveillance et la complicité du public. L'actualité ne s'y prêtant plus ou la prudence s'imposant, ces dialogues furent assez rapidement retirés de la scène. En tout, sept représentations eurent lieu.

De cette interruption de carrière, pourtant bien commencée, il semble que Lesage garda rancune aux Comédiens-Français. Comme il en avait le droit, il sollicita un privilège d'impression. Encadrée des deux dialogues, *Turcaret* fut publiée chez le libraire Pierre Ribou, probablement dans les jours qui suivirent. — Et en 1730, les Comédiens-Français reprirent *Turcaret*.

Après la Libération, on peut parler d'explosion, tant la multiplication des reprises de *Turcaret* est spectaculaire, à Paris et en province. Devenue partie intégrante du répertoire national, *Turcaret* a mobilisé les talents de nombre de comédiens, le plus souvent jeunes et demeurés obscurs, mais aussi, parmi les célébrités, les gloires d'hier et d'aujourd'hui.

Toutefois, *Turcaret* n'a pas suscité d'interprétations ni de mises en scène particulièrement originales, qui aient marqué la vie théâtrale contemporaine.

**Philippe Hourcade**

Turcaret – Editions Poche - Flammarion

# Une comédie réaliste et morale ?

---

Foisonnante, souvent riche en promesses d'innovation, fut la production de la comédie en France entre Molière et Marivaux. Mais au regard d'un non-spécialiste peu au fait de la multiplicité des lieux scéniques, des troupes, des publics, ainsi que de la diversité des formes dramatiques au cours de ce long laps de temps, cette production se présente plutôt comme une pâle nébuleuse où émergent à peine les noms de Dancourt, de Regnard, de Lesage. De l'œuvre théâtrale de ce dernier, *Turcaret* l'emporte quasi en solitaire, en renommée et par le nombre de ses reprises, loin devant *La Tontine*, *Crispin rival de son maître* et les pièces composées plus tard par dizaine pour les spectacles de la Foire.

Les raisons de cette survie, au demeurant inégalement florissante, restent à analyser. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, et dans une moindre mesure au XX<sup>ème</sup>, l'officielle Comédie-Française joua son rôle dans la transmission scénique et dans la consécration de *Turcaret* ; les autres troupes de Paris et celles de province assurèrent de même un relais efficace, principalement après la Seconde Guerre mondiale. Le brillant de l'ouvrage et, plus confusément ressenties, ses qualités intrinsèques durent s'imposer au public, ainsi qu'aux critiques patentés, quoique parfois peut-être à leur corps défendant. Certes, ce par quoi s'est surtout signalée cette comédie, ce sur quoi s'est établi l'intérêt ou l'estime qu'elle suscita, fut ce qu'on appela son réalisme, sa vérité morale.

Une critique traditionnelle fut certes sensible à une vision perçue comme lucide des hommes, quoique poussée au noir, et qu'elle attribua à la misanthropie de Lesage, homme sur lequel à vrai dire nous ne savons pas grand-chose, mais contesta à *Turcaret* en tant que miroir trop fidèle d'une époque révolue, une portée universelle, à l'exemple, inégalable, bien sûr, des comédies de Molière.

On reconnaît aujourd'hui que ce réalisme fait problème. Sans doute tous les personnages, leurs paroles, leurs agissements empruntaient-ils quelque chose au contexte historique et social de la comédie. Ils se révélèrent efficaces à lui conférer un air convaincant de réel et de vécu. Oui, mais en ces noires années de famines, d'injustices et de consciences troublées, tout au long de cette guerre de Succession d'Espagne, la plus persistante, la plus angoissante d'un interminable règne, c'était peut-être une réalité fortement imprégnée de son imaginaire jusqu'à la caricature, que par la dérision ses rancœurs et ses hantises.

Or l'État et le théâtre s'employaient à répondre à cette attente avec une égale mauvaise foi : le premier à force de procès à scandale et de Chambres de Justice (la suivante aura lieu en 1716), le second -et Lesage entre autres- en lui livrant le spectacle consolateur, sinon exorcisant, de la farce vengeresse, quoique lui-même se fût donné beaucoup de mal pour rendre odieux son Turcaret.

Ce n'est pas toutefois le seul personnage de monsieur Turcaret qui a servi à flatter l'imaginaire collectif contemporain, mais l'ensemble du microcosme social, assez resserré d'ailleurs, représenté dans la pièce. L'univers comique gagnait en équilibre et en homogénéité de par l'égle répartition de ses sources d'intérêt et d'effet : tout y contribuait à conforter le spectateur dans ses préjugés comme dans l'éternelle lamentation sur les désordres du temps présent, sur les ravages du jeu, du luxe, de l'appât du gain, de la vanité sociale, de la débauche, trop ancrés, trop répandus, disait-on alors, parmi la jeunesse dorée (mal élevée), les ménages bourgeois (désunis et délurés), les veuves (dévergondées, les valets (insolents, cupides, dangereux).

Ce petit monde n'est pas si noir que cela, où chacun n'est pas plus mauvais que n'importe qui : monsieur Turcaret, on l'a déjà noté, se distingue plus par le ridicule que par l'odieux, la Baronne entretenue a parfois de surprenants scrupules, Mme Jacob est apparemment une brave femme. Mais il n'est personne qui s'y distingue par des vertus ou d'aimables qualités, et le dénouement, fort peu édifiant, semble rappeler les dures réalités de l'existence : ce sont les plus malins qui l'emportent.

Ce qui devait au plus haut point scandaliser dans *Turcaret*, ce n'était pas tant la charge contre les financiers, d'ailleurs livrés momentanément à la risée du public par l'État si on en juge d'après l'intervention du Dauphin auprès des comédiens, que l'absence d'une morale explicite dans la pièce. En réalité, la comédie ne se souciait plus d'instruire et de corriger. Elle se contentait de faire jouer sans recul excessif, sur le mode du constat, les interactions enchevêtrées, les appétits antagonistes, portant l'attention du spectateur réfléchi sur le fonctionnement débridé d'un microcosme affairé, plutôt que sur la leçon à en tirer.

Nulle réflexion au sujet de l'amour-propre, par exemple, sur fond de question métaphysique, nulle condamnation, même implicite, de la concupiscence universelle dont précisément Lesage a fait le moteur dramatique essentiel de sa pièce, nul débat, si important à l'âge classique, entre complaisance et sincérité : Marine, Lisette sont ici renvoyées dos à dos, et la goujaterie du Marquis peut se donner libre cours en toute impunité. Est-ce cela qui a rendu si âpre, si insoutenable aux yeux des contemporains, et surtout de la postérité, cet univers sans compromis, sans horizons exaltants ? Il lui manque même l'alibi, voire l'échappée rassurante d'un divertissement final chanté et dansé, un branle général par exemple, qu'utilisèrent volontiers et concurremment les troupes italienne et française de Paris. Ne règnent ici pratiquement que le calcul et le désir à l'affût, seuls Madame Turcaret et le Marquis offriraient des moments plus insoucians, à la Dancourt.